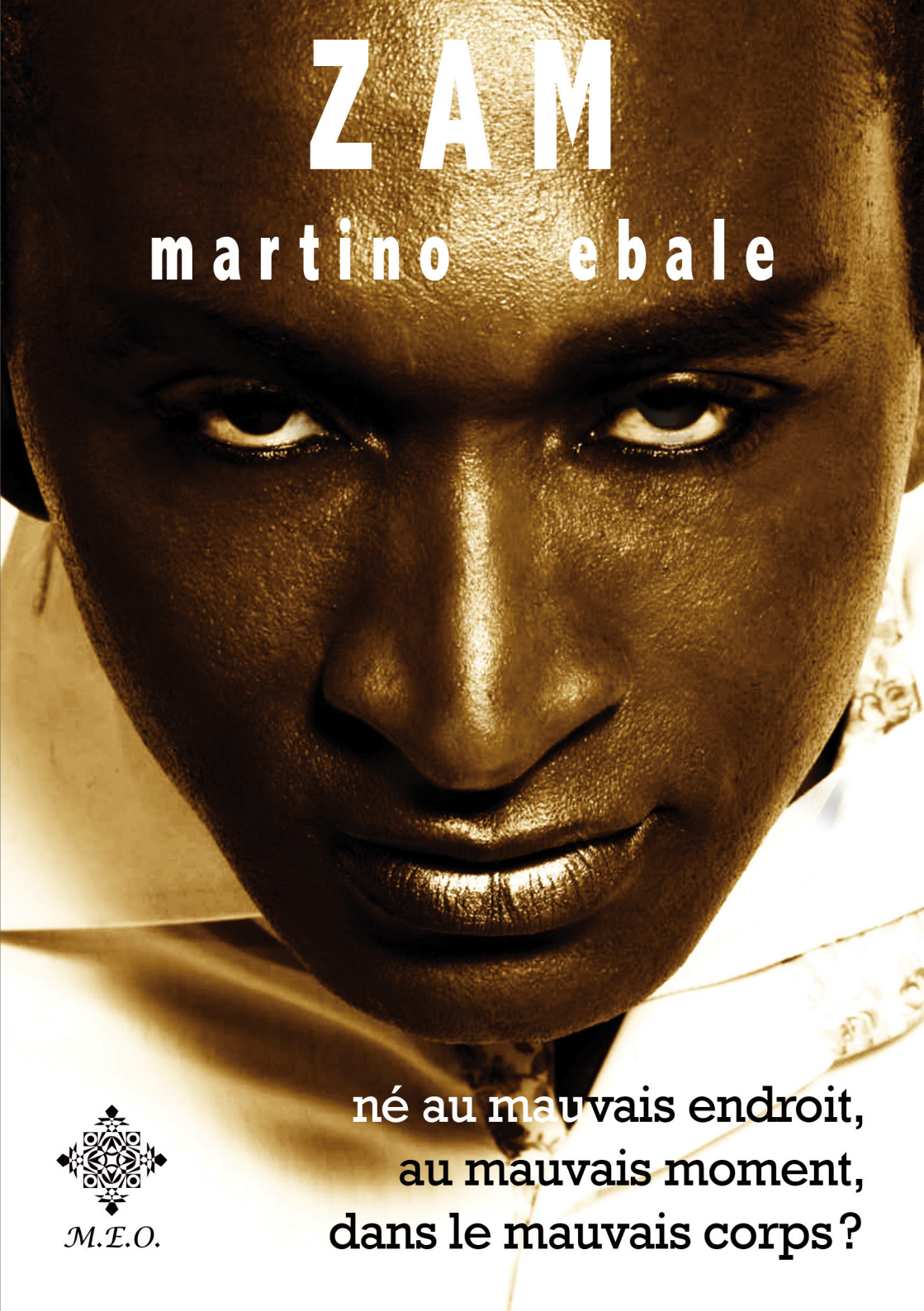
ZAM

martino ebale



né au mauvais endroit,
au mauvais moment,
dans le mauvais corps ?

M.E.O.

Ebale Zam Martino

ZAM



M.E.O.

Préface

« Je ne sais pas de quoi les gens ont peur. Peut-être qu'ils pensent que leurs enfants seront influencés mais je dois vous dire, j'ai été élevée par deux hétérosexuels. Partout où je regardais, il y avait des hétérosexuels. Et ils ne m'ont pas influencée. Il est temps que nous aimions les gens pour ce qu'ils sont et qu'ils aiment qui ils veulent. »
Ellen Degeneres

Comme citoyenne mais aussi comme femme politique, j'ai toujours combattu les discriminations et plus particulièrement les discriminations liées à l'orientation sexuelle, encore fort présentes dans nos sociétés.

Oui, l'homophobie persiste et, parfois, elle est même institutionnalisée comme au Cameroun qui est l'un des nombreux pays africains qui criminalisent l'homosexualité et où, par exemple, les médecins camerounais sont incités à dénoncer les homosexuels venus se faire dépister contre le VIH.

Cette réalité épouvantable, Zam Martino, artiste de talent, homosexuel, d'origine camerounaise, la condamne fermement. Il nous offre dans le présent livre un témoignage fort et parle sans fard d'une existence liée à des identités multiples.

En tant que femme politique, j'ai été amenée à suivre le parcours de Zam, notamment dans l'obtention de ses papiers en Belgique. Son combat, je le partage. Contre la criminalisation des homosexuels. En Afrique, dans le monde et bien sûr en Europe où les discours homophobes sont utilisés par les populistes conservateurs comme Orban (Hongrie) et Salvini (Italie).

En tant que ministre belge, j'ai plaidé pour les droits sans discriminations au mariage pour les couples de même sexe, à l'adoption par ces couples mais aussi, par la réalisation d'un outil pédagogique à destination des enseignants, pour lutter contre l'homophobie.

En tant qu'eurodéputée, j'ai voté pour l'interdiction des thérapies de conversion pour les personnes LGBT. La lutte est loin d'être terminée.

Au vu de la Déclaration universelle des droits de l'homme, nous devons au quotidien nous battre contre les discriminations faites vis-à-vis des homosexuels. Comme Zam le fait avec brio. Rappelons qu'à l'initiative de l'Afrique du Sud, le Conseil des droits de l'homme des Nations unies a adopté une résolution affirmant les droits LGBT en 2011. C'est dans ce sens que le combat doit continuer à être mené. Ici. Là-bas. Partout. Hier. Aujourd'hui. Et demain.

Bruxelles, le 7 novembre 2018
Maria Arena,
députée européenne



© Chloé Cornelisse



© Federico Ariu

À la mémoire de
Ebale Ebale Cyril
Ebale Nkolo Julien,
trop tôt décédés

1

Fin novembre 2017, je suis en transit à l'aéroport de Cancún pour reprendre un vol vers Bruxelles après un bref séjour à Cuba où j'ai vainement tenté de concrétiser un projet de collaboration internationale dans le domaine de la danse. Perdu dans mes pensées, je me suis trompé de terminal, belle occasion pour deux faux policiers mexicains de m'escroquer de cinquante euros. J'arrive in extremis dans le hall d'embarquement et manque de percuter un homme presque aussi pressé que moi. Nous nous présentons. Il s'appelle P*, réside à Mexico et se rend à Gand pour participer à une conférence scientifique sur la lèpre. Je lui parle en retour de mes origines camerounaises, de mon travail de danseur-chanteur-chorégraphe, du projet de coopération artistique belgo-africaine dans laquelle je représente mon pays d'adoption.

Tout en parlant, je prends conscience de ne rien dire de mon père, comme s'il y avait là un tabou, voire un déni. Et sort de moi, presque à mon corps défendant, le fait que mon grand-père paternel, Mvom Ebale, aurait été lépreux. On n'en parlait quasi jamais dans ma famille, et moi-même je ressens une grande gêne à l'évoquer. Je me dis que cet élément a pu jouer un rôle que je ne soupçonnais pas dans la construction de ma personnalité.

« D'ailleurs, expliqué-je à mon interlocuteur, mon nom, Zam, a deux significations dans ma langue : d'une part "exquis, sucré, succulent" ; d'autre part "lèpre". Je me souviens d'avoir essuyé des quolibets à cause de ce nom et d'en avoir déduit que la lèpre était la maladie de la honte. » Cette dualité de mon nom, je le comprends soudain, se retrouve dans le sutra du lotus, essentiel pour l'enseignement bouddhiste que je suis depuis l'âge de vingt-trois ans. Le lotus, cette plante qui pousse dans la boue et la vase des étangs, qui a besoin de cette saleté pour s'épanouir et faire jaillir à l'air sa fleur

merveilleuse. Potentiel descendant de lépreux, je me suis toujours évertué à transformer ce « poison » de mes origines en élixir.

Très intéressé, Patrick m'invite à participer à la conférence.

J'étais à Cuba en compagnie d'A*, une amie française qui a vécu en Amérique latine, m'en parle souvent et souhaitait me faire découvrir cet univers qui la touche profondément. Je l'ai connue en 2009, quand elle est venue travailler à Bruxelles. À l'époque, j'élaborais le projet Art et Société au sein de mon association Nyangazam. J'y approfondissais notamment la démystification de la distinction entre professionnel et amateur, m'inspirant de Pina Bausch qui allie l'intergénérationnel à son travail en cherchant la pulsion et le ressenti au fond de chaque être humain. Dans ce cadre, A*, qui avait commencé à danser à dix-neuf ans sans ambition de carrière professionnelle, a pu reprendre le rôle principal de l'un de mes spectacles les plus intenses, *Akouss*, et l'a dansé avec succès à Milan. Elle est aussi bouddhiste, et les liens mystiques unissant les membres de notre obédience ont tissé entre nous des relations très fortes. Aussi, quand s'est présentée la perspective d'une collaboration professionnelle avec des partenaires cubains, avons-nous saisi l'occasion. Je n'attendais en fait rien de ce voyage, j'y allais pour offrir ce que je pouvais. Aussi parce que je sentais qu'A* avait besoin d'être soutenue après le récent décès de son père.

Et pourtant, ce séjour allait être pour moi déterminant, m'imposant une confrontation particulière avec mes origines, le lien entre l'Afrique et ses descendants esclaves, ainsi que le lien au père.

Dès l'aéroport de La Havane, j'éprouve une sensation de déjà vu. Je me sens chez moi, entouré de frères. On m'a d'ailleurs souvent répété que je ressemblais à un Cubain, au point que certains s'étonnaient de m'entendre chanter « comme un Africain ». Est-ce à cause de cette « ressemblance » ? je suis retenu au contrôle de police. On m'interroge longuement sur le fait que j'ai un passeport belge. Enfin, on me libère et je peux entrer dans le pays.

Les discussions professionnelles n'aboutissent pas. Peu importe, l'essentiel pour moi est de soutenir A*, de muer ce voyage en « création de valeurs », selon notre terminologie bouddhiste.

Le lendemain, nous avons rendez-vous avec une de ses connaissances, un *babalao*, grand-prêtre d'*ifa*, un culte en même temps que système de divination, qui, en langue yoruba, représente les enseignements de l'orisha de la Sagesse. Il est donc voyant, chaman et guérisseur. Nous souhaitons échanger sur nos croyances et nos pratiques respectives, spirituelles et religieuses.

Lorsque je me présente à lui, mon premier réflexe, dont je rêve depuis toujours, est de présenter mes excuses au nom de l'Afrique pour avoir vendu ses enfants comme esclaves. Je me courbe devant lui avec une authenticité profonde. Ému autant que surpris, il murmure un merci. C'est la première fois que des excuses lui sont présentées à ce sujet. Ce qu'il dit alors est pour moi révélateur : pour avoir vendu la chair de sa chair, l'Afrique paie aujourd'hui un lourd tribut avec son lot de guerres, misère, maladies. Ceci rejoint notre conception bouddhiste selon laquelle nous portons les séquelles de notre mauvais karma, qu'il soit individuel, familial ou d'une région, et les trois poisons en sont avidité, colère et ignorance. Un pays tout entier peut ainsi endurer des calamités à cause d'un mauvais karma collectif. Pour moi, présenter des excuses est un peu laver et transformer ce mauvais karma.

C'est ainsi que nous entamons à trois un dialogue « interculturel ». Le babalao nous explique le syncrétisme ifa, mélange de plusieurs croyances, l'animisme, le christianisme et le chamanisme, les divinités africaines s'exprimant à travers les icônes chrétiennes parce que les esclaves craignaient d'être punis par leurs maîtres à cause de leurs croyances. Il nous présente le *cuarto de ifa* où se trouvent les tambours, le dessin de son esprit tel qu'il lui est apparu ainsi que les photos de toutes les générations de babalaos depuis le Roi du Nigéria, premier esclave importé à Cuba, qui a moulé en cachette les rites africains sur la culture chrétienne. Il nous montre ses lieux de sacrifices, où il fait des rituels de guérison, et nous établit un historique

de son parcours ainsi que de la conservation des religions d'Afrique, dont il est détenteur. L'atmosphère dans sa maison m'évoque la puissance des traditions africaines, elle me renvoie à tout ce que les générations acculturées par la colonisation ont conservé de profond et de précieux.

Il nous suggère de faire notre méditation bouddhiste devant son autel. Mais, voulant conserver l'authenticité de notre loi et son orthodoxie qui récuse la violence alors que s'effectuent là des sacrifices d'animaux, je décline poliment. Je respecte profondément les croyances animistes qui sont celles de mes ancêtres, mais je crois et j'adhère plus intimement à l'enseignement que j'ai librement adopté, qui englobe tout et ne nécessite pas de sacrifices. Je lui explique les fondamentaux bouddhistes et nous choisissons un lieu neutre pour faire la méditation. Je lui propose de se joindre à nous.

Au moment où il prononce le mantra, je le sens comme mis à nu. J'ai une conscience intime de sa vulnérabilité, c'est un moment très touchant. Nous échangeons sur notre perception et nos responsabilités en tant que responsables spirituels. Il est émouvant de percevoir l'authenticité et la bonté de cet homme. Malgré les préjugés pouvant exister sur la *santeria*, comme on nomme ce culte dont il est prêtre, notre dialogue de cœur à cœur révèle sa déontologie et son engagement comparable à ce que nous, bouddhistes, pourrions appeler le vœu de bodhisattva, c'est-à-dire l'accompagnement des gens vers leur bonheur.

Lors du cérémonial de divination, il me dit voir la présence de ma grand-mère en moi, ainsi qu'un guerrier avec une blessure à la jambe.

Pour ma grand-mère maternelle, il m'est clair depuis toujours que c'est à elle que je dois ma vocation de danseur. Mais la révélation de ce guerrier fait l'effet d'un choc. En effet, le nom que je porte, Zam, a d'abord été attribué à un ancêtre de ma lignée paternelle, puissant guerrier-chasseur, et le deuxième à le porter avait en effet une blessure à la jambe.

Pour remercier le babalao et son épouse de nous avoir reçus avec tant de chaleur, je lui propose de chanter. J'ignore pourquoi j'interprète une chanson issue du *mengan*, un rituel de danse et de chant qui permet aux lépreux du Sud-Cameroun de transcender leurs souffrances. Un rituel que ma mère m'a enseigné. Il est impressionné par ma voix et m'affirme que j'aurai un rayonnement international en tant que chanteur.

Ce n'est encore qu'une prescience vague, mais il me fait toucher la pièce manquante de mon puzzle, ce père que je n'évoque jamais. J'ai toujours eu du mal à parler de lui, et je ne sais pas pourquoi. J'ai conscience d'être présent ici dans une relation avec le père, qui s'est préparée avec le décès récent du papa d'A*. Sa famille m'avait invité à présenter un témoignage et un encouragement lors de la messe funèbre. En le prononçant, j'ai revu en un flash le visage de mon propre père lors de ses funérailles. Une douleur longtemps informulée par rapport à sa perte s'est réveillée. C'était comme si on m'avait ramené à mes origines, comme si on m'avait ramené à mon père. J'ai remercié A* et sa famille du fond du cœur pour leur confiance. Ils m'avaient beaucoup apporté.

Je ne pouvais pas savoir que cette rencontre avec le babalao de Cuba préparait cette autre, quelques jours plus tard, à l'aéroport de Cancún, qui allait me confronter plus brutalement encore à ma filiation paternelle.

Le lendemain, à Bruxelles, je prends très tôt un train à destination de Gand. Je me sens poussé par une farouche détermination, quelque chose est en train de se passer. L'esplanade devant Gand Saint-Pierre est balayée par un vent glacial. Un bus me file sous le nez. Je prends un taxi et arrive à temps au lieu de la conférence pour déjeuner avec les scientifiques. L'organisateur s'approche de moi. P*, qui doit arriver de Leuven avec une autre délégation, lui a téléphoné pour le mettre au courant. Il me propose d'intervenir en tant que chanteur et danseur par une performance *mengan*.

La conférence commence par une vidéo qui présente des témoignages de lépreux rejetés par la société suite à la méconnaissance de cette maladie et aux préjugés créés par une peur injustifiée de la contamination. Je sens mon cœur transpercé, un tiroir tenu longtemps fermé s'ouvre d'un coup. Il me confronte avec violence à ma lignée paternelle, cette histoire dramatique inscrite dans ma personnalité.

Oui, je suis un descendant de lépreux.


Mvom Herman

Je n'ai pas connu mon grand-père Mvom Herman. Mes parents m'ont à peine parlé de lui. Malgré sa maladie, il avait épousé une très belle femme, Mama Yona, que par contre j'ai bien connue. On murmurait qu'elle aurait été métisse d'un colon allemand. On venait à des kilomètres à la ronde célébrer sa beauté, admirer sa peau claire, toucher ses longs cheveux ondulés. Ce qui ne l'aurait pas empêchée d'aller souvent voir son mari à la léproserie quand il a dû s'y installer. Celui-ci est mort assez jeune. Il n'avait eu que mon père comme enfant, alors que Mama Yona avait eu précédemment un fils d'un autre homme.

Dans son enfance, mon père se serait fait conspuer parce qu'il était fils de lépreux. Je le tiens d'une ancienne ambassadrice du Cameroun en Belgique, aujourd'hui décédée, qui avait été proche de lui du temps de ses études. Son récit a suscité en moi une douleur profonde, comme si j'avais été moi-même victime de cet ostracisme.

Tandis que les communications se succèdent remontent des bribes confuses, que j'essaie de relier. Mon grand-père aurait été contaminé par son frère et sa belle-sœur, qui vivaient dans un camp de lépreux. Il aurait à son tour contaminé Mama Yona, qui heureusement ne présenterait jamais que des signes très légers. La maladie empirant, il serait devenu impuissant et, incapable d'honorer son épouse, de crainte d'être ouvertement trompé, se serait installé chez les lépreux tandis qu'elle demeurait au village. Pour la première fois,

je prends conscience de ce qu'il a enduré en se voyant ainsi de plus en plus ravagé, de plus en plus limité. Et cette pensée me fait rétrospectivement souffrir.

Dans ces camps, véritables villages créés à l'écart pour isoler les malades et les exclure de la société, les lépreux s'adonnaient aux plaisirs de la vie, dansant, chantant, buvant de l'alcool. C'est ainsi que, pour transcender leurs douleurs, ils ont instauré le *mengan*, une danse ritualisée sur des chants semblables à une litanie accompagnés au *nkoul*, un tronc d'arbre creusé dont le son produit par deux bâtons se développe sur deux gammes. Il se danse assis, puisque leurs membres affaiblis ne peuvent plus porter les danseurs. Lesquels sont coiffés d'une tige de quinze centimètres, garnie de plumes d'oiseaux. Dans un mouvement de pulsion d'avant en arrière, ils bougent la tête et les membres qu'ils ornent de chutes de raphia et de peaux de bête afin de donner plus d'amplitude à leurs gestes limités. Leur chant invoque une sorte de déesse qu'ils vénèrent, Engouroumbang. *Mbang* veut dire noyau, ou pierre, et *engourou* signifie rongé. Cette « pierre rongée » symbolise les corps détruits par la maladie, mais aussi la puissance de la vie qui s'exprime dans cette danse dynamique. D'ailleurs, outre la nostalgie, il y a dans les chants qui accompagnent la danse une autodérision, une espièglerie, l'expression d'une estime de soi. Je pense aux origines de la musique noire américaine, héritage des esclaves qui se lamentaient dans les champs de canne à sucre ou de coton pour donner naissance au blues, au gospel, au jazz. Un rituel qui transcende la douleur, exprime l'espoir et l'élévation de la vie par la puissance de la transe.

En même temps que les autres danses traditionnelles du Cameroun, ma mère m'a donc enseigné le *mengan*. Il fait partie de mes sources d'inspiration, tant gestuelles que spirituelles. Je l'ai notamment associé à mon bagage contemporain dans ma chorégraphie *Eke* – Où vas-tu ? Je l'utilise aussi comme rituel dans les cours de chant que je dispense.

À l'issue des communications, nous allons à Leuven où je suis donc invité à clôturer la conférence dans le magnifique hôtel de ville en chantant et dansant le *mengan*. Durant toute ma prestation, je sens émaner de moi une force que génère l'intensité du rituel. Quand j'ai terminé, une dame vient à moi en pleurant. Elle est Argentine, deuxième génération d'une famille de lépreux. Puis c'est un jeune Brésilien, qui appartient lui à la troisième génération ; il me remercie et me demande de surtout garder cette intensité que je communique.

Ni la danse ni le chant n'ont jamais été à mes yeux un simple divertissement, ni même un « art pour l'art ». Par ma grand-mère maternelle et ma mère, j'ai la chance d'être l'héritier d'une riche culture et d'une tradition familiale. Dès mes premiers pas dans mon domaine artistique, j'ai senti le lien entre cette culture, l'éducation et la paix, tant intérieure qu'entre les êtres. Cet homme et cette femme qui me remercient renforcent ma volonté de porter haut et fort la voix de ceux qui sont stigmatisés, quelle qu'en soit la raison, qui à cause de cela ont besoin de soutien. Cette conférence dont je suis l'invité impromptu me conforte dans ma certitude que l'art doit élever les consciences.

En chantant et dansant le *mengan*, je me sens l'ambassadeur des minorités les plus vulnérables. Je m'adresse intérieurement à mon grand-père, je lui dis que ma voix, aujourd'hui, a pu chanter sa souffrance et la transcender tout en inspirant les autres. Avec ces scientifiques et ces praticiens de la santé qui soulagent sur le terrain, je suis en famille. Des liens très forts nous unissent. Nous nous parlons sans parler la même langue, et nous nous comprenons.

J'ai interprété trois chansons. La première exprime la fierté qu'ont les lépreux de leurs talents, mais aussi la nostalgie de leur famille restée au village, notamment leurs enfants qu'ils rêvent de revoir. La deuxième se plaint de ce qu'ils ont perdu tout ce qu'ils ont construit au profit des villageois qui les ont exilés. Et la troisième dit simplement la réalité qu'ils vivent au quotidien, diminués jusqu'à

être impuissants face aux actes les plus ordinaires de la vie, privés de toute affection parce que plus personne ne les approche de peur d'être contaminé.

Engoroumbang ngo'o meme he ha za lome ngoroumbang owe
Ma ding ma wok engoroumbang nya yia
Éé àà abok nadjal owe amone zabili me mone
Ma ye boy a
Medeme yene engome a tele va cika ereme anyu
A bete metoa

Engoroumbang, qui pourra égaler ton talent
Engoroumbang, ma déesse, qui pourra égaler ton talent
J'aime quand tu chantes, car tu mets de la joie au village
Où est mon bébé, j'aimerais le revoir passer devant mes yeux
Sa cigarette aux lèvres
Dans sa belle voiture sur la route

Yong me ng ate mengane mam bote bapke ba wey ma
Maye boy ae bote ba kebaway ma
Kata amane fak mbil
Ngone ezu tabe tabe

Quand j'ai inventé mon rituel *mengan*
Tout le village se moquait de moi.
Que vais-je devenir ? Que vais-je faire ?
Le crabe creuse son trou et la carpe vient s'y loger

Ma wok ba loma nkol
Yab ma ye woulou aya
Eeee ana
Zene oyab

J'entends que l'on m'appelle là-haut sur la colline.
Comment vais-je me déplacer pour atteindre le sommet
Car le chemin est long
Et moi je n'ai plus de jambes

Non, grand-père, avoir en moi tes gênes de lépreux n'est pas une tare ! Bien au contraire, ils sont la chance de pouvoir sortir, de la boue qu'a constituée ton drame, une merveilleuse fleur de lotus.



Mama Yona



Rituel Mengan par le groupe de la mère de l'auteur (à l'avant-plan)
Troisième danseuse : sa coépouse Pauline Mendim.

2

Ce projet de livre a vu le jour à la fin 2011, lors de la première du one-woman-show *Le viol d'une petite cerise noire*, écrit par le dramaturge Pascal Vrebos pour la comédienne belge d'origine ivoirienne Yves-Marina Gnahoua. Yves-Marina suivait mes cours de danse. Elle m'a demandé de créer une chorégraphie sur le texte et son accompagnement par la violoncelliste Claire Goldfarb, afin d'exalter le propos, mais aussi par moments d'apaiser la tension des mots. La comédienne l'interpréterait avec un de mes danseurs. C'était un spectacle émotionnellement très fort, à la fois dur et poétique, mis en scène par Imhotep Tshilombo et inspiré d'un fait réel, le viol collectif, en Italie, d'une étudiante africaine laissée pour morte et sauvée par miracle au prix d'une longue période d'amnésie durant laquelle sa famille l'avait cherchée en vain.



L'auteur, Yves-Marina Gnahoua et Pascal Vrebos
après la première du « Viol d'une petite cerise noire »

Après la représentation, j'ai longtemps discuté avec le responsable des éditions M.E.O., qui avait organisé l'événement dans le cadre de la Quinzaine des Femmes de la Ville de Bruxelles. Apprenant que j'avais obtenu un permis de séjour illimité en Belgique – après une demande d'asile qui avait traîné sept ans avec des péripéties rocambolesques – pour échapper à la persécution des homosexuels au Cameroun, il m'a engagé à écrire un témoignage pour contribuer à modifier le regard jeté par la majorité de la société camerounaise sur l'homosexualité, ainsi que les préjugés qui y ont cours sur les danseurs. Un regard qui se matérialise par une loi condamnant les homosexuels à l'emprisonnement. Mon récit de vie pouvait donner à voir un être humain, certes homosexuel, mais en même temps chanteur, danseur, chorégraphe et pédagogue reconnu, mêlant modernité, tradition africaine et classicisme, de surcroît bouddhiste, Belge d'origine camerounaise, intégré dans divers milieux, engagé dans la promotion sociale d'enfants défavorisés, représentant son pays d'accueil dans le cadre de projets de coopération artistique avec l'Afrique, affectivement stable… Donc, pas une horreur, pas un monstre. Simplement, peut-être, une personne née au mauvais endroit, au mauvais moment, et dans le mauvais corps. Au nom de quel droit, quelle morale, quels principes le « condamner » à partir d'une facette de sa personnalité, multiple comme l'est celle de n'importe quel humain ? Une facette qui ne nuit à personne, que de surcroît il n'a pas choisie, qui est protégée par la Déclaration universelle des droits de l'homme dont le Cameroun est signataire : « Nul ne sera l'objet d'immixtions arbitraires dans sa vie privée […] Toute personne a droit à la protection de la loi contre de telles immixtions ou de telles atteintes ». (Article 12)

J'étais enthousiaste, mais au fur et à mesure que j'écrivais se sont produits des blocages, qui m'ont fait interrompre le travail à plusieurs reprises, dont une durant deux années complètes. D'une part la charge émotionnelle était intense, j'entrais au plus profond de ma personnalité, de ma sexualité, de ma spiritualité, je revivais des combats intérieurs, ravivais des épisodes douloureux.

D'autre part je redoutais l'impact négatif que cet ouvrage pourrait avoir au Cameroun, où la persécution des homosexuels est toujours bien présente, mais aussi où ma popularité subsistait, et même s'était récemment réactivée. N'allais-je pas crisper les autorités, exacerber la répression, provoquer des réactions violentes chez des gens conditionnés par une homophobie qui n'a pourtant rien de traditionnel ? Avec la puissance des réseaux sociaux, capables en un temps record de déclencher le pire comme le meilleur, un engouement comme un lynchage, il existait un risque pour mes proches, d'opprobre certainement, voire de représailles. Et, pour moi, celui de perdre tout espoir d'avoir un impact sur un public dont une partie au moins espérait mon retour.

Par paliers de réflexion, j'ai pris conscience que ce livre devait combattre surtout les préjugés qui provoquent le rejet, de quelque nature qu'ils soient, que leurs victimes en soient les homosexuels, les lépreux, les albinos, les groupes ethniques ou tout simplement les femmes.

3

J'écris beaucoup, pour m'efforcer de prendre conscience. Surtout à propos de ce que j'expérimente dans le domaine du chemin spirituel, de l'initiation, de l'éveil. Je tente d'exprimer ce que je ressens ou que j'ai ressenti, pendant que je pratique les rituels bouddhistes, pendant mes sept années sans papiers, quand j'ai appris qu'un de mes frères était mort de façon violente… Des moments, des épreuves, qui m'ont fait traverser quelque chose.

J'ai expliqué pourquoi, durant la rédaction de ce livre, je m'étais senti bloqué à plusieurs reprises. Je me disais aussi – c'était encore confus dans ma tête lorsque ces blocages se présentaient – que j'avais besoin de réfléchir à la façon de le présenter pour qu'il ne soit pas seulement le cri d'un individu revendiquant le droit d'être homosexuel au Cameroun, mais aussi l'expression d'un concept esthétique dans un cadre social. Je suis en effet directeur de plusieurs projets dans le domaine de la danse et de la valorisation sociale, par la danse, d'enfants déshérités. Mais je ne voulais pas mettre ma pédagogie sur papier. Non par goût du secret, mais parce qu'à mon sens, même si des chorégraphes ont écrit des ouvrages très intéressants à ce sujet, un pédagogue dans le domaine de la danse n'est pas le mieux placé pour exposer sa pédagogie. Seuls ceux qui la reçoivent, j'en suis persuadé, peuvent dire ce qu'elle leur apporte. C'est pourquoi je parle beaucoup avec les plus éveillés de mes élèves, ceux qui cherchent à conceptualiser leur vécu, et qui d'ailleurs ont formé un groupe de réflexion pour l'exprimer. Je constate que de nombreux chorégraphes d'origine africaine, tout en s'affirmant contemporains, ne vont pas au bout de leur démarche. Ils effectuent la danse pour la danse, ne la situent pas dans un contexte, l'Afrique, son histoire, ses tabous, ses censures. J'ai l'ambition de couler ma démarche artistique dans un combat pour la liberté, la dignité de la vie. Je voulais donc, et les membres de mon équipe avec moi, que ce livre aille au-delà, qu'il

établisse un lien entre diverses facettes, les rituels humains, les droits de l'homme, la danse en tant qu'art, la spiritualité qui chez moi passe par le bouddhisme.

Je voulais aussi qu'il porte une interrogation sur l'art. Qu'est-il ? D'où vient-il à l'humanité ? D'où me vient-il, à moi ?

À cette dernière question, je peux concrètement répondre. J'ai environ cinq ans. Nous passons quelques jours au village. Mon père est un homme important à Yaoundé. Il est donc la gloire locale et, chaque fois que nous arrivons, c'est la fête. On l'accueille au tam-tam, puis on danse et chante toute la nuit dans l'enceinte des parcelles qui appartiennent à la famille, grande comme plusieurs terrains de football. Ma grand-mère maternelle, Mama Bel, est une initiée, maîtresse de cérémonie pour diverses danses traditionnelles réservées aux femmes. Devant chez elle, au bas de l'enceinte, dans la lumière sourde du crépuscule, une trentaine de femmes vêtues de blanc dansent en cercle. Ma grand-mère, au centre, hiératique, psalmodie une litanie. C'est à la fois lent et sensuel, très profond. Je suis envoûté par ce cercle. Il y a là quelque chose de mystérieux, qui m'attire invinciblement. Avec le recul, en m'efforçant de retrouver au fond de moi ce qu'alors j'ai vécu, je pourrais dire que c'est de l'ordre de la prière. Mais bien sûr, à cet âge-là, je n'en suis pas conscient.

Soudain, les yeux de Mama Bel se posent sur moi. J'ai l'impression d'être aspiré dans le cercle par son regard. Je me mets à danser, comme en transe. Les femmes sont électrisées, les mots *atcheng* – homme talentueux et souple comme peut l'être une femme – ou *fame-minja* – homme-femme dans une connotation moins sexuelle ou de genre que philosophique, *yin-yang* –, circulent de l'une à l'autre. Je ne sais combien de temps je danse ainsi, mais dans ma mémoire cela dure très longtemps.

À la fin, ma grand-mère me dit : « Tu danseras et chanteras toute ta vie ! »

Je reçois ces mots comme une injonction, qui s'incruste à jamais en moi. Les trois piliers de mon existence sont réunis en un flash : la danse, la féminité, la spiritualité.



Mama Bel

L'impact que Mama Bel a eu sur moi lors de cet épisode, je le considère aujourd'hui comme une initiation. Un ébranlement intense qui poursuit indéfiniment son œuvre, comme une pierre lancée dans l'eau fait des vagues à l'infini. Je retrouverai quelque chose de cette « technique » pédagogique chez mon maître bouddhiste quand j'irai le voir au Japon après avoir enfin obtenu le droit de séjourner en Belgique. Lorsqu'il s'est adressé au groupe dont je faisais partie, j'ai éprouvé la sensation intense, la conviction profonde, que ses mots s'implantaient en moi. J'ai ressenti un impact extraordinaire, comme une puissance initiatique instantanée.

J'en ai aussi conscience dans mes cours de danse ou de chant, même s'ils ne sont pas destinés à ne former que des professionnels. Initier quelqu'un à la danse ou au chant, c'est une charge pédagogique que l'on injecte avec une énorme intensité en un temps limité, mais qui va continuer d'agir en souterrain.

C'est donc aussi une immense responsabilité. Le risque, dans cette position d'éveilleur, avec l'aura charismatique qu'elle implique, est d'imposer sa propre voie à l'élève et non plus de cheminer avec lui sur sa voie. Accompagner la prise de conscience de soi dans toutes ses dimensions ne signifie jamais s'imposer. Il faut être en permanence vigilant sur cette tendance à vouloir subjuguer l'autre, voire le dominer, dont nul ne peut se prétendre exempt. Il faut donc toujours se remettre en question, ce que j'appelle, me référant à l'enseignement bouddhiste que j'ai suivi et continue de suivre, « le